

ETC



Louise Paillé

Louise Paillé

Numéro 50, juin–juillet–août 2000

Les artistes en 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35782ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paillé, L. (2000). Louise Paillé. *ETC*, (50), 20–21.

paraît sur la terre incertaine, une nécessité de défense ou de secours, ils symbolisent les groupements spirituels, déliés de l'espace et de la juxtaposition, que nous voyons naître et s'épanouir : les groupes de foyers. Les foyers chrétiens qui s'unissent par l'entr'aide et l'agape dans ce monde moderne si aride, sont semblables à ces agglomérations des premières familles humaines.

Et ces groupes de foyers dispersés dans l'espace (l'un d'eux peut être à Paimpol et l'autre à Saint-Raphaël) forment une communauté spirituelle, ce que jadis on appelait une société religieuse, une solidarité, une congrégation. Peu importe les vocabules. L'essence de l'association religieuse est d'être une communion de personnes vivant d'un même genre de vie, matérielle et spirituelle, avec un même dessein de coopérer à l'avènement de Dieu.

Nous n'avons connu jusqu'ici que des associations religieuses faites d'individus. On a été obligé pour éviter l'individualisme d'imposer des règles sévères d'obéissance et généralement (les individus étant, par définition, sans famille) une existence matérielle commune. Mais on peut concevoir des associations non plus d'atomes individuels, mais de feux, de foyers, de petites familles qui ne vivent pas d'une vie matérielle commune, mais qui aient toutefois une existence analogue et des préoccupations convergentes. On peut supposer des familles d'avocats, d'industriels, de professeurs, de cultivateurs, d'hommes politiques, qui se

proposaient un même idéal et qui se grouperaient en une communauté d'esprit.

Cela paraît très difficile à organiser. On demanderait d'abord à des gens laissés au milieu du monde le genre de vertus pratiques par ceux qui se parquaient, se mettaient hors du monde et de ses tentations. Il est de fait que dans les sociétés nées de jadis ou, par exemple, une jeune fille isolée risquait son honneur ou personne n'était sûr que sa maison ne serait pas volée pendant la nuit, il était sage de se mettre d'abord à l'abri derrière la pierre et la discipline visible. Au reste, avant le poste, le téléphone, le journal, avant la radio et la télévision, avant l'avion, même on ne pouvait pas vivre et vivre même sans être dans le même air. Par ailleurs nous sommes plus autonomes que nos pères, nous pouvons avoir l'esprit de discipline et même d'intelligence d'obéissance sans être strictement commandés par un supérieur au loin, qu'est-ce qu'un G. H. P. Pascau disait : « Bien nous dominer des exécutés de sa main, oh! comme nous serions leur obsolète et leur peur. La nécessité et les événements en sont infailliblement ». A quoi il faudrait ajouter ce que le XVI^e siècle savait mal, les devoirs de notre état, les règles de la vie commune, l'éducation des enfants, les obligations évangéliques de la nécessité, plus exigeantes encore que les commandements et les événements mêmes, parce qu'elles exigent sans cesse de notre perfection, responsabilité, initiative, solidarité.

Louise Paillé

Les Nostradamus contemporains s'agitent. Ils prédisent la mort de l'art, la mort de l'artiste.

On sonne le glas. On entonne le *Te Deum*. Le cortège funèbre s'ébranle.

L'artiste se détourne de la veillée au mort, de ces vaines lamentations.

Il entre dans l'atelier, s'y retranche, y travaille et perdure. Silence.

J'aime m'identifier au moine Nestor, copiste du Moyen Âge qui écrit, écrit, écrit encore. Moi, je transcris, j'opère un travail alchimique de transformation de l'écriture en geste pictural. Dans un livre d'occasion, je transcris, à la main, mot à mot, le texte intégral d'un ou de plusieurs livres. Je le transcris entre les lignes, sur les lignes, dans les marges, à l'horizontale, à la verticale, à l'oblique. Je sature le texte imprimé de texte manuscrit. Silence.

« Il faut voir ce Nestor. Il est dans sa cellule avec ses livres et ses papiers. Assis comme un homme qui aime s'asseoir, la tête dans son capuchon, le nez sur la table, il écrit [je transcris]. Tout le pays alentour est livré au massacre et à l'incendie. Les flèches obscurcissent l'air. Le couvent même de Nestor est si furieusement assailli que des pans de murs s'écroulent de toutes parts. Le bon moine écrit [je transcris]. Sa cellule épargnée par miracle reste accrochée à un pignon comme une cage à une fenêtre... il écrit [je transcris] encore ». (Anatole France)

Le créateur ne se demande pas s'il est ou non artiste. Il est mu par la nécessité du faire, d'opérer la « geste » pour se donner une emprise sur le monde qui est toujours une méprise, une échappée, l'obligation d'un éternel recommencement. L'activité créatrice décuple les raisons d'être et de vivre, les manières d'être et de vivre. Silence.

La création naît du besoin de briser la forme pour la reconstruire au risque de la perdre. Silence. Dans ce Moyen Âge contemporain, nous voilà, j'ose l'espérer, une confrérie nestorienne, nous travaillons en sourdine à la percolation du monde.